Jacqueline Mirande

L'Affaire du rubis

FLAMMARION
JEUNESSE

025872647

L'AFFAIRE DU RUBIS

J
D4
2001
35116

Castor Poche
Collection animée par
François Faucher, Hélène Wadowski,
Martine Lang et Cécile Fourquier

Une production de l'Atelier du Père Castor

© 2000, Castor Poche Flammarion.

JACQUELINE MIRANDE

L'AFFAIRE DU RUBIS

CASTOR PLUS
p. 123

Castor Poche Flammarion

DL- 16.11.2000 45266

BIF
L&A

1. Une mystérieuse visite

Dans l'atelier de maître Éloi, le bijoutier, au fond de l'impasse de Nesle, les bruits du quai n'arrivaient qu'assourdis. On entendait davantage le pépiement des moineaux nichés sous les fenêtres que le roulement des charrois venus de la place de Grève où se déchargeaient les péniches.

L'atelier était petit et le bijoutier n'avait qu'un apprenti : un garçon de quinze ans à l'œil malin que son père, en bon sans-culotte, avait baptisé Titus. La révolution était alors dans sa phase romaine… Ce prénom pompeux lui allait à peu près comme des bretelles à un chat !

Il avait une agilité de moineau qui sautille – et cela jusqu'au bout des doigts, chose importante dans le métier qu'il apprenait.

Maître Éloi avait beaucoup de clients et une habileté qui étonnait chez un petit artisan de quartier. Où avait-il acquis pareil savoir-faire?

Éloi ne parlait jamais de son passé, semblait n'avoir aucune famille, et personne n'osait le questionner. Il y avait en lui quelque chose qui intimidait. Même Mariette, dont les quinze ans étaient assez effrontés, baissait le nez sans répliquer quand Éloi disait : « Silence ! » Mariette s'occupait du ménage, de la cuisine et aidait à l'atelier pour de petits travaux.

Cet atelier et l'appartement qui lui faisait suite occupaient le second étage d'une maison appartenant à une veuve. Dame Héloïse habitait au premier avec sa servante, Joséphine, et louait une chambre à un jeune hussard. Plus pour l'agrément de sa compagnie que par besoin d'argent. Elle était restée gaie en dépit de l'âge et des rhumatismes et elle aimait la société.

Jean-Jacques Vergne venait de passer colonel, à vingt-sept ans, après le combat de Marengo où un coup de sabre lui avait valu une blessure à l'épaule dont il se remettait juste.

On était au printemps de 1802.

Personne n'admirait davantage le jeune colonel que Titus ! Pour le moment, il était dans l'atelier, occupé à souder une chaîne d'argent... travail de précision qui retenait toute son attention. Mariette, au contraire, poussait des soupirs en vidant dans une coupelle les débris d'or tombés sur l'établi, après le ponçage d'un bracelet. Il y fallait une patience qu'elle ne possédait pas !

Elle jeta un regard d'envie sur le collier orné de grenats qu'achevait maître Éloi.

— La fiancée du colonel a de la chance !

Titus leva le nez :

— La jalousie est un vilain défaut !

Son œil brillait de malice.

— La jalousie ! s'écria Mariette. Je suis jalouse, moi ? Et de qui, s'il te plaît ?

— De la fiancée du colonel qui est blonde, qui est élégante, belle...

— Elle n'est pas blonde mais rousse, élégante si on veut et belle, alors là... je ris !

Éloi les écoutait avec amusement : toujours comme chien et chat ces deux-là et pour finir, inséparables !

— Ris si tu veux, petite, mais ne verse pas ma poudre d'or sur le plancher !

Mariette rougit et redressa l'écuelle que, dans

un geste de colère, elle avait dangereusement inclinée. Le silence régna de nouveau dans l'atelier. Rompu soudain par un bruit de pas. Quelqu'un montait l'escalier.

— Le colonel vient peut-être chercher son collier ? fit Titus plein d'espoir.

— Le colonel, dit calmement Éloi, serait déjà là. Il grimpe toujours quatre à quatre. Celui qui vient, lui, hésite. Écoutez donc : il s'arrête face à la porte. Qu'attend-il ? Je vais l'aider.

Et il cria d'une voix forte :

— Entrez !

Un homme entra. Ni jeune ni vieux, ni beau ni laid. De ces physionomies ordinaires, vite oubliées. Un ample manteau gris dissimulait son habit. Un chapeau à larges bords masquait en partie son regard.

Il s'inclina en direction d'Éloi :

— Serviteur, monsieur.

Sa voix était étrangement douce et basse, comme feutrée. Il y passait un léger accent, difficile, lui, à oublier.

Éloi s'inclina à son tour et attendit.

Des yeux, l'inconnu fit le tour de l'atelier et, les posant sur Mariette et sur Titus :

— Pourrais-je m'entretenir avec vous seul à seul ? Car l'affaire que je viens traiter est très

confidentielle et la personne qui m'envoie désire qu'elle ne s'ébruite pas.

Mariette déjà relevait le nez. Comme s'ils n'étaient pas capables, Titus et elle, de garder un secret !

Mais Éloi ordonna :

— Sortez, vous autres, et occupez-vous à quelque besogne. Je vous dirai quand revenir.

Mariette et Titus sortirent. À peine la porte de l'atelier fermée sur eux, d'un même élan, avec le même clin d'œil, ils gagnèrent sans bruit le palier du fond, grimpèrent le demi-escalier menant au grenier. Là, un œil-de-bœuf permettait une vue plongeante sur l'atelier. Si l'on entendait mal, du moins on voyait !

Dans l'atelier, l'inconnu, sans se douter des paires d'yeux guettant chacun de ses gestes, avait tiré de sa poche une petite bourse en cuir et la tint un moment dans sa main. Sans l'ouvrir.

— J'arrive de Genève dont je suis citoyen et je loge au Coq-Hardi. L'hôtesse, dame Borde, m'a dit grand bien de votre honnêteté et le marchand voisin, le brocanteur Bru, m'a vanté votre talent de bijoutier-orfèvre.

Éloi s'inclina de nouveau sans rien dire et en dissimulant une grimace. La Borde était une

commère tout le jour occupée de ragots. Quant au brocanteur Bru qui faisait commerce d'objets et de bijoux anciens, il courait sur son compte d'assez laides histoires, du temps qu'on guillotinait les ci-devant nobles et qu'on pillait leurs biens. Beaucoup l'accusaient à voix basse d'en avoir bien profité et de s'être ainsi enrichi à peu de frais !

Il est vrai, songea Éloi, qu'un citoyen de Genève ne pouvait connaître ces dessous-là !

— La personne qui m'envoie, poursuivit l'inconnu, se trouve dans la pénible obligation de se séparer d'un bijou auquel elle est très attachée et qui est fort beau. Jugez-en.

Il ouvrit la bourse en cuir, sortit une chaîne d'or. Au bout, se balançait un pendentif. Un rubis en forme de poire d'une exceptionnelle grosseur.

— Une pierre superbe, n'est-ce pas ?

— Superbe, dit Éloi d'une voix où passait un imperceptible tremblement.

L'inconnu lui jeta un regard soudain méfiant. Derrière l'œil-de-bœuf, Mariette et Titus écarquillaient les yeux. Jamais ils n'avaient vu un aussi gros rubis !

— Monsieur, dit Éloi qui s'était ressaisi, votre visite m'honore mais je suis un trop petit arti-

san pour négocier à son prix pareil bijou. Je n'ai ni les moyens de vous l'acheter ni les clients à qui le vendre.

— Je ne viens pas vous vendre ce bijou, répliqua l'inconnu. La personne à qui il appartient a déjà un acheteur. Ce qu'elle désire, c'est faire croire...

— Qu'elle continue à porter le même alors que ce sera un faux, l'interrompit Éloi. La ruse n'est pas nouvelle. Une bonne imitation aide à sauver la face quand le vrai bijou a dû être vendu pour éponger des dettes de jeu, éteindre un chantage ou dix autres pénibles raisons.

Il parlait avec une tristesse étrange. L'inconnu parut agacé et dit sèchement:

— Peu importent les raisons! Procurez-moi cette pierre le plus vite que vous pourrez.

— La pierre, je pense l'avoir assez rapidement mais il me faudra ensuite le temps de la monter. Et je dois garder votre pendentif. C'est une responsabilité.

— Je vous fais confiance. De même que pour le prix. C'est plutôt le temps qui me presse. Quand puis-je revenir?

— Dans une semaine, ce sera fait.

L'inconnu gagnait la porte. Éloi l'arrêta:

— Pour le cas où une difficulté se présenterait, où puis-je vous joindre, monsieur, et à quel nom ?

— Au Coq-Hardi, je vous l'ai dit, fit avec impatience l'inconnu. Demandez le client de Genève. Ils comprendront.

Il sortit.

Derrière l'œil-de-bœuf, Titus donna un coup de coude à Mariette :

— Filons ! Maître Éloi va nous appeler !

Mariette restait collée à la vitre.

— Mais que fais-tu ? Presse-toi !

— Je le regarde, dit Mariette.

— Le rubis ?

— Non. Maître Éloi. Il tient le pendentif dans sa main. Il a un air bizarre. L'air de quelqu'un qui... voit sans voir... Tu comprends ?

— Rien du tout !

Il haussa les épaules et étouffa un cri. Une main venait de saisir son bras et une voix chuchotait :

— Je vous y prends, chenapans ! C'est du joli, ça ! Espionner !

Mariette se ressaisit la première :

— Vous nous avez fait peur, monsieur le colonel ! Nous n'étions pas en train d'espionner mais de regarder.